

« A toi, ma Jeanno adorée, mes dernières pensées et tout la vérité.

« Peut-être ne me maudiras-tu pas, quand tu sauras quelle part horrible, la fatalité à prise à mes crimes, quels remords m'ont déchiré, depuis que, sous ton influence bienfaisante, réchauffé, et éclairé par la flamme généreuse de ton cœur, je me suis enfin jugé et condamné.

« On dit que les anges ne connaissent que le pardon.

Oh! si tu pouvais me pardonner, ma Jeanno bien-aimée... Je n'ose l'espérer. Eoute moi, pourtant! Tu sauras, au moins, combien je t'aime, si indigne que je suis de toi, la plus belle et la meilleure des femmes!... »

A onze heures du soir, M. de Kandos cessa d'écrire.

Il ne se relut pas, il mit les feuillets, étalés devant lui, sous une large enveloppe qu'il cacheta soigneusement.

Sur l'enveloppe, il inscrivit ce nom : — JEANNE.

Puis il plaça le paquet dans le tiroir, près de la boîte de pistolets.

\* \* \*

A minuit, l'hôtel de Kandos reposait dans un silence profond, soit que tout le monde dormît, ou fit semblant de dormir.

Aucune lumière ne trouait les ténèbres où était ensevelie la façade, bien que la lampe du duo fût allumée dans son cabinet.

Mais il en avait soigneusement fermé les volets pleins, et de lourds rideaux de velours, retombant devant les fenêtres, interceptaient tout rayon.

A minuit une minute, un cri singulier, poussé avec précaution et deux fois répété, traversa l'air.

C'était bien le cri particulier de la chouette des plaines nues de la Plata, et le duo, qui veillait à la petite porte bâtarde du jardin, le reconnut avec un tressaillement douloureux.

Cependant, il n'hésita pas et ouvrit, avec précaution, cette porte derrière laquelle il attendait seul, depuis quelques instants.

Il se trouva en face de deux personnages, l'un petit, l'autre grand.

Le petit passa le seuil, le premier, suivi de son compagnon, qui repoussa la porte derrière eux.

La nuit était profonde; pas une étoile ne brillait au ciel obscur.

Aucune parole ne fut échangée.

Le duo se dirigea vers la maison. Ses deux compagnons inconnus emboîtaient le pas derrière lui, marchant avec précaution pour ne faire aucun bruit.

Ils gagnèrent ainsi le porron, le péristyle, et gravirent le premier étage de l'escalier, garni d'un épais tapis où s'étouffait l'écho des pas.

Le duo ouvrit la porte de son cabinet, et s'effaça, pour laisser entrer ceux qui lui avaient donné ce rendez-vous sinistre; puis il entra à son tour et ferma sa porte; mais, au moment où il se retournait, il se sentit saisir par derrière, et ses bras furent pris comme dans deux étau.

Il ne poussa pas un cri, il ne fit pas un mouvement.

C'était Mono, le nègre de Dolorès, qui le tenait ainsi; ce n'était Dolorès, qui se dressait devant lui, les yeux étincelants, déguisée par un costume d'homme, tenant dans sa main petite et nerveuse, qui ne tremblait pas, un couteau ouvert: le couteau de Louis Clermont.

— Duo de Kandos, dit-elle froidement, me reconnais-tu ?

Le duo la regarda fixement, pendant une seconde.

— Mariquita! s'écria-t-il enfin, avec un accent d'indignité surprise, ou plutôt de stupeur inexprimable, où une sorte de terreur superstitieuse éteignait tout autre sentiment.

— Oui, Mariquita!

— Vivante! répéta-t-il.

— Oui, vivante! C'est assés z te dire que tu vas mourir!

— Elle s'avança d'un pas vers lui, levant son bras armé.

— Mariquita, lui dit-il d'une voix où il n'y avait aucune colère, pourquoi veux-tu me tuer? Que t'ai-je fait?

Elle s'arrêta brusquement sur place, se pencha avidement en avant, le dévorant des yeux.

— Cette voix... balbutia-t-elle. Ces traits! Mono, laisse-les!

Le nègre détacha son étreinte, et le duo se retrouva libre.

Dolorès, ou plutôt Mariquita, puisque tel était son vrai nom, lui saisit violemment les mains, l'attira en pleine lumière.

— « Ouchillo lo gaucho »! s'écria-t-elle tout à coup en roulant de surprise, en proie à une émotion qui secouait tout son corps souple et gracieux.

— Plus bas! murmura de Kandos.

— Mais où est donc le duo? reprit-elle enfin, l'air bouleversé.

— Tais-toi malheureuse! Oh! tais-toi! fit le mari de Jeanne, avec un mouvement de terreur désespérée, et le visage couvert d'une sueur froide.

## DEUXIÈME PARTIE — L'INCENDIAIRE

### I

#### LA PANPA \*

La journée approchait de sa fin. On était au mois de février de l'année 1866, c'est-à-dire trois ans avant les événements que nos venons de rapporter, mois de grandes chaleurs et de plein été sous la zone occupée par la province de Buenos-Ayres, l'un des quatorze états confédérés, qui, dans cette partie de l'Amérique du Sud, constituaient la « République Argentine, » — vaste contrée presque aussi grande à elle seule que l'Europe entière, bien qu'elle ne compte guère que trois à quatre millions d'habitants, non compris les Indiens sauvages.

Ceux-ci, en effet, occupent encore près de la moitié de la superficie totale du pays.

Le soleil, rapproché de l'horizon, jetait ses reflets d'incendie sur le ciel incandescent et le terrain nu, brûlé, calciné, couvert d'une couche épaisse de poussière jaune et fine, de la plaine immense, et plutôt du désert monotone et mélancolique qui se développe aux portes mêmes de la ville de Buenos-Ayres, jusqu'aux confins de la Patagonie, à travers une étendue de plusieurs centaines de lieues.

Là, c'est en vain que l'œil désespéré chercherait une saillie, fût-elle seulement grosse comme le poing, ou la trace d'une verdure si chétive que ce soit.

Point d'arbres, sauf « l'ombu, » que l'on rencontre, parfois, à de longs intervalles, toujours seul, et dont le tronc noueux, bossué, tourmenté, les branches tordues et couvertes de gibbosités qui ressemblent à des tumeurs, s'effrite sous la hache, et ne peut servir ni comme bois de construction, car il n'a guère plus

\* On appelle « Pampa ou campo » le désert immense qui avoisine Buenos-Ayres, dans la « Plata, » et qui n'a rien à envier au Sahara africain.